



Cat Lou Ceraldès

**L'INSTINCT
MATERNEL
DE L'OURSE**

ROMAN

Cat Lou Ceraldès

L'Instinct maternel de l'ourse

*Tous les chasseurs vous le diront. C'est la femelle de l'espèce la plus
dangereuse*

© Cat Lou Ceraldès, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6483-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE 1 : Le Diable lui a murmuré à l'oreille « Tu ne traverseras pas la tempête »

Chapitre I

Des rafales acérées de vent chargé de neige glacée lui fouettaient le visage. Des milliers d'épingles de glace transperçaient sa peau, emplissaient ses narines, lui coupaient le souffle, et piquaient douloureusement ses lèvres gercées. Elle tentait de protéger ses yeux des assauts perçants en gardant les paupières à peine entrouvertes. À travers la mince fente de ses cils, ses pupilles la brulaient et elle ne voyait pas à deux pas devant elle. Elle ne distinguait que des volutes déchainées qui la heurtaient avec une telle violence qu'elle en perdait l'équilibre ; la neige épaisse dans laquelle ses bottes s'enfonçaient profondément, entravait encore sa progression. Les vents hurlaient à ses oreilles comme une centaine de démons sortis tout droit de cet enfer blanc. Il lui sembla que la tempête gagnait encore en intensité et elle se demanda si la maison résisterait à ses assauts répétés.

Elle ne sentait déjà plus ses joues malgré la chaude capuche en fourrure et le bonnet en laine qu'elle portait en dessous. Ses gants épais en peau retournée la gênaient pour ramasser les bûches et ses doigts étaient déjà insensibles et malhabiles. Le stock de bûches de la grande pièce était épuisé depuis deux jours. Maintenant, elle devait sortir matin et soir pour ramener le bois rangé en tas contre la façade de la maison en rondin à quelques pas de la porte. Ces quelques mètres à parcourir semblaient s'étirer sans fin et le tas de bois avait l'air de s'éloigner au fur et à mesure qu'elle avançait dans ce monstre hurlant qui voulait l'engloutir tout entière, elle, la maison et le monde alentour... Quand elle souleva le loquet avec le coude, elle ne put retenir la porte qui s'ouvrit avec fracas et vint s'écraser avec un craquement sinistre contre le mur de la maison. Un nuage de particules de glace s'engouffra instantanément, et un tourbillon glacé traversa la pièce. Elle lâcha les trois lourdes bûches et lutta un instant avant de réussir à repousser la porte en s'arc boutant de tout son poids pour refermer le loquet de bois. Un tourbillon poudreux rampa sur le plancher et vint soulever le tapis de laine bleue sur lequel elle avait laissé les deux enfants qui jouaient. Ils fermèrent les yeux avec une grimace de surprise quand le sable glacé les frappa au visage.

Une main invisible souleva leurs cheveux bouclés et le tourbillon vint mourir contre le mur du fond en laissant une trainée de poudre scintillante sur son passage. Elle replaça machinalement du pied la peau roulée censée empêcher le vent rageur de se glisser sous la porte. Elle resta un moment immobile, le dos appuyé contre la porte, pour reprendre son souffle. Elle se demanda où elle allait trouver le courage de sortir à nouveau... Elle ne s'en sentait plus la force. Quand elle rouvrit les yeux, Andrew, son plus jeune fils avait traversé la moitié de la pièce à quatre pattes pour venir la rejoindre. Elle esquaissa un sourire fatigué en le cueillant au passage, pour le ramener sur la couverture chaude.

— Non, non, non... Personne ne quitte le bateau bleu tant que maman n'est pas revenue. Vous pouvez faire ça pour moi ?

— Andy veut toujours quitter le bateau et il pleure quand je le retiens par sa culotte, dit Matt, son aîné, avec un air contrarié.

— Tu veux bien jouer un peu avec lui ? Je reviens tout de suite.

Elle prit le temps d'enlever ses gants épais et de frapper avec force ses mains l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'elles rougissent. Elle esquaissa une grimace de douleur comme le sang redescendait dans ses doigts gourds. Elle rechargea ensuite le gros poêle ventru. La toiture craquait sous les assauts du vent et les bois des volets gémissaient et sifflaient sous les attaques continues de la tourmente. Une immense lassitude la saisit à l'idée de ressortir au cœur de cet enfer. Mais elle n'avait pas le choix : Il lui fallait suffisamment de bois pour tenir jusqu'au lendemain matin et déjà la lumière faiblissait.

À la fin de l'été, elle avait aidé, John, son mari, et Pitt son associé quand ils avaient rentré le stock de bois pour l'hiver. Elle avait profité avec eux de ces belles journées qu'ils passaient ensemble, quand les deux hommes revenaient après les quelques jours de relevés topographiques qui les gardaient éloignés de la maison. Elle tenait le fusil pendant qu'ils chargeaient les bûches sur leurs avant-bras. John lui interdisait de porter les lourdes pièces de bois pleines d'échardes qui leur griffaient les avant-bras malgré les longues manches de leur chemise. À la fin de l'automne, ils avaient estimé que le stock intérieur, qui couvrait deux pans de murs entiers de la vaste pièce centrale, était suffisant pour tenir jusqu'aux redoux du printemps suivant.

— Tu n'auras pas besoin de sortir dans le froid, ni de rentrer de lourdes bûches quand nous serons absents, avait dit John en la serrant dans ses bras. Ce n'est pas

une tâche pour une jeune femme.

Mais cette vague de froid tardive avait consommé les dernières bûches et l'obligeait à ressortir deux fois par jour.

Comment aurait-elle pu imaginer une seconde que la douceur de cette fin d'été serait suivie de cet hivers si rude et de tourmentes aussi violentes qu'imprévisibles ? Elle n'avait pas anticipé ces conditions extrêmes. Elle avait été séduite, en arrivant au début du printemps précédent, par ces grandes étendues encore vierges et préservées. Comment ce pays avait-il pu leur devenir aussi hostile en quelques mois à peine ? Elle aurait dû être plus prévoyante... Si elle avait su que la tempête prendrait cette ampleur, si elle n'avait pas été aussi stupide, elle aurait rentré tout le bois qu'elle aurait pu dès les premiers signes annonciateurs de cette vague de froid inattendue.

Et maintenant... Maintenant il lui fallait ressortir pour son troisième aller-retour songea-t-elle épuisée. Elle jeta un regard sur les enfants sagement assis sur la couverture, enfila ses gants et ouvrit à nouveau la porte. Elle la tira violemment vers elle en chancelant sous la première rafale, avant de rabattre le loquet extérieur. Elle avait renoncé à sortir avec le fusil. Il était lourd, il la gênait dans ses déplacements. Les bûches étaient assez pesantes comme ça, sans s'encombrer en plus du fusil. John n'aurait pas aimé qu'elle sorte sans arme et il avait raison. Elle se sentait totalement vulnérable ainsi. Non pas qu'elle fut une tireuse expérimentée, mais les coups de feu suffisaient bien souvent à faire fuir les animaux un peu trop curieux qui aurait pu s'approcher. Elle aurait pu passer un couteau à sa ceinture, pour se rassurer, mais elle savait qu'elle serait bien incapable de s'en servir.

Chapitre II

Les deux hommes auraient dû être là depuis trois jours maintenant. John se trompait rarement sur ses temps de mission. Elle recalcula leur retard pour la centième fois. Elle repassa à nouveau en revue toutes les hypothèses qu'elle avait échafaudées au cours de ces trois longs jours d'attente. La tempête avait dû les retarder. Elle se rassura en se disant qu'ils devaient prudemment attendre dans une des nombreuses cabanes de trappeurs qui leur offrait un abri relatif. C'était l'hypothèse la plus optimiste et elle s'y accrochait désespérément. John était prudent, il n'aurait pas risqué un retour par ce temps, se dit-elle pour se persuader elle-même et reprendre confiance. Mais elle ne réussit pas à chasser de son esprit la vision des deux hommes perdus dans la tourmente, sans abri et sans repères.

L'inquiétude lui serra le cœur à lui donner la nausée... S'ils ne revenaient pas... Que deviendrait-elle alors ? Seule ici avec les enfants ?

Elle touchait aussi à la fin de son stock de nourriture. Les réserves de gibier, de céréales et de boîtes de haricots seraient très bientôt épuisées. La compagnie avait été plutôt avare en ce qui concernait le ravitaillement. Et les deux hommes que John avaient accueillis quelques semaines auparavant avaient dévoré comme quatre. Pour couronner le tout, la dernière livraison qu'ils attendaient avec impatience n'était pas arrivée. Sûrement une erreur qui sera rapidement réparée, probablement un problème d'intendance, ou un retard causé par les pistes rendues impraticables au cours de la tempête, se persuadait-elle. Bien que John et Pitt aient chassé au cours de leurs missions, il faut bien reconnaître que les deux hommes étaient de piètres chasseurs et que leurs prises se faisaient rares. Mais ils n'étaient pas là pour cela. Ils étaient là, Pitt et lui, pour étudier la topographie des lieux et tracer des cartes.

John le répétait assez souvent :

— Moi, je suis géomètre, pas chasseur ! Disait-il en riant. Quant à Pitt... Pitt est un géologue passionné. Et passionnant, ajoutait-il avec un sourire complice à son ami et associé. Pitt passe son temps le nez par terre à examiner le moindre caillou sous nos pas. Il ne verrait pas un lièvre à dix pas. Mais il connaît par leur nom toutes les pierres du coin et pourrait bien nous trouver un petit filon aux cours de nos recherches...

— Rien ne me ferait plus plaisir, crois-moi... Répondait Pitt avec son sourire énigmatique.

En vérité, elle soupçonnait John de ne pas aimer tuer. Il n'était pas passionné d'armes. Bien-sûr, tout le monde dans ces contrées sauvages avait besoin d'un fusil et d'un minimum d'habileté au tir, C'eut été une folie de prétendre vivre ici sans un minimum pour se défendre. John ne faisait pas exception à cette règle. Elle songea avec tendresse qu'elle l'aimait aussi pour cette propension à respecter tout être vivant et cette répugnance à leur ôter la vie. D'autant plus qu'ils n'avaient nullement besoin des produits de la chasse, la compagnie leur fournissait tous les vivres dont ils avaient besoin

Elle se rappelait à quel point cette région sauvage l'avait émerveillée à leur arrivée au début du printemps. John et Pitt Wallace partaient faire des relevés sur le terrain quand la météo était clémente avec un ciel clair et dégagé. Ils s'absentaient alors plusieurs jours d'affilée, emportant sur les deux chevaux leurs instruments de mesure, leurs carnets et de quoi bivouaquer. Elle savait que John aimait cette vie en plein air qui comblait son besoin d'aventures. Il n'aurait jamais trouvé cette liberté dans un emploi de bureau routinier. Pitt et lui se ressemblaient sur ce point. Ils n'étaient jamais aussi heureux que lorsqu'ils travaillaient sur le terrain. Elle restait alors à la maison avec les enfants, assurant un enseignement en lecture, écriture et calcul à Matthew, son aînée, et s'occupant d'Andrew, qui venait d'avoir treize mois et qui nécessitait une attention et une surveillance de chaque instant ; elle entretenait le feu et gérait l'intendance quotidienne de la maison. Comme John, elle préférait de loin cette vie-là, loin des convenances et des codes moraux étriés de la bonne société de San Francisco.

Les jours de mauvais temps, les deux hommes en profitaient pour tracer leurs cartes, penchés au-dessus de leur longue table de géomètre, et elle les regardait travailler, curieuse de voir les reliefs et les courbes de niveau apparaître sur le papier. John et Pitt travaillaient comme ingénieurs géomètres pour la White and Yukon Pass and Yukon Railway Company Limited.

Depuis que deux prospecteurs avaient découvert en 1896 un filon d'or dans le ruisseau Rabbit, la fièvre de l'or s'était répandue à travers le pays jusqu'à San Francisco. L'arrivée de chargements d'or d'une valeur totale de plus d'un milliard de dollars dans les ports de la côte Ouest en juillet 1887, avait engendré une sorte d'hystérie collective. Et des milliers d'hommes et de femmes s'étaient rués

vers le Klondike dans l'espoir de faire fortune. Pour rejoindre les champs aurifères de Dawson City, les prospecteurs étaient obligés d'emprunter les pistes dangereuses qui partaient des ports de Skagway ou Dyea, traversaient la chaîne des montagnes côtières, pour franchir ensuite la frontière entre le Canada et l'Alaska par les cols Chilkoot ou White. Leur difficile voyage ne s'arrêtait pas là : ils devaient ensuite descendre les cours d'eau jusqu'au Klondike pour s'enfoncer encore plus dans ces territoires dangereux, loin de toute civilisation. Les autorités canadiennes imposaient des conditions sévères pour franchir ces cols frontaliers et passer en territoire canadien : chaque homme devait obligatoirement emporter avec lui de quoi manger pendant un an, soit une tonne de vivres.

Ce chargement obligatoire rendait la traversée encore plus ardue aux prospecteurs qui devaient franchir le col Chilkoot à dos d'homme, ou le col White à dos de mulet. Mais comment tous ces candidats à la fortune auraient-ils pu se nourrir s'ils n'emmenaient pas leurs vivres avec eux ? Ils n'avaient aucune chance de trouver de quoi manger sur place.

Sur les milliers de ceux qui tentèrent l'aventure à travers ce terrain montagneux, rendu encore plus difficile par le froid glacial et les lourdes charges, seuls trente ou quarante mille réussirent l'exploit de traverser. Ceux qui n'abandonnèrent pas ou ne périrent pas durant le voyage n'arrivèrent qu'à l'été 1898 sur les terres aurifères. Des villes champignons poussèrent le long des pistes menant à Dawson City, et la ville fondée au confluent des rivières Klondike et Yukon, là où tout avait commencé, vit sa population multipliée par dix en à peine deux ans. Des bars, des hôtels et des restaurants de luxe poussèrent en moins d'un an pour satisfaire le train de vie extravagant que menaient les prospecteurs les plus riches. Constatant l'ampleur des besoins en infrastructures et en transports, les autorités canadiennes financèrent la construction du chemin de fer. Le chantier débuta en mai 1898 à Skagway.

Le 21 juillet 1898, elle se rappelait bien la date de ce jour de liesse, elle avait accompagné John à bord du train spécial qui transportait essentiellement des employés de la compagnie, des ingénieurs et des géomètres accompagnés de leur famille, des représentants des investisseurs et quelques politiques locaux, pour un trajet d'inauguration de six kilomètres au départ de Skagway. C'était le premier train à circuler en Alaska et elle se souvenait du champagne qui coulait à flot, des toilettes extravagantes, des bijoux de ces dames, et du luxe incroyable qu'elle côtoyait. Elle avait été gagnée ce jour-là par l'exaltation de John devant

l'ampleur et la démesure du projet.

— Dans six mois, la voie atteindra le col White. Huit cent quatre-vingts mètres au-dessus de la mer ! Te rends-tu compte de l'exploit que ça représente ? Et moi, John Riggs, accompagné de ma merveilleuse femme, je participe à cette aventure ! Avait-il dit en la serrant dans ces bras et en la faisant tourner.

Ses pieds ne touchaient plus le sol, sa tête tournait... L'enthousiasme de John était si contagieux...

— Nos géologues et artificiers prévoient que quatre cent cinquante tonnes d'explosifs seront nécessaires pour tailler la plateforme qui soutiendra les rails dans les parois rocheuses. Quatre cent cinquante tonnes ! Et ceci pour atteindre le col White seulement. Ensuite Carcross ! Et dans deux ans à peine, nous atteindrons Whitehorse ! Et un jour, j'en suis sûr, nous pourrons aller jusqu'à Dawson par la voie ferrée. Ce pays va devenir le nouvel eldorado.

John et Pitt faisaient partie des équipes de géomètres chargés d'étudier la topographie en vue des études de tracé de la voie. Ils étaient passionnés par leur métier. Ils en parlaient volontiers avec elle, lui expliquant leurs méthodes de travail et les anecdotes qu'ils vivaient sur le terrain. Elle partageait leur enthousiasme, elle voulait tout savoir et vivre pleinement cette aventure exaltante à leurs côtés. La Compagnie les chargeait aussi de prélever des échantillons de roches afin de déterminer la présence de métaux précieux. Un nombre incroyable de pierres soigneusement étiquetées et répertoriées encombraient leur bureau de travail. La construction de la voie était une course de vitesse pour la compagnie, aussi les études ne s'arrêtaient pas en hiver. Les équipes travaillaient sur le terrain sans interruption, dans des conditions extrêmement difficiles.

— Je ne vais pas me plaindre, la rassurait John, je préfère quand même être à ma place qu'à celle de ces malheureux prospecteurs. La traversée des montagnes a déjà coûté la vie à des milliers d'entre eux. La voie ferrée va épargner nombre de vie. Quant à moi... je retrouve le soir ma jolie femme et mes deux garçons, dans une maison chaude et accueillante où un délicieux repas m'attend. J'ai beaucoup de chance par rapport à certains.

Ni John, ni Pitt n'étaient aveuglés par la folie de l'or. Même s'ils profitaient économiquement de l'hystérie collective qui avait saisi le pays entier, leurs motivations étaient autres : ils étaient animés par une foi aveugle dans les